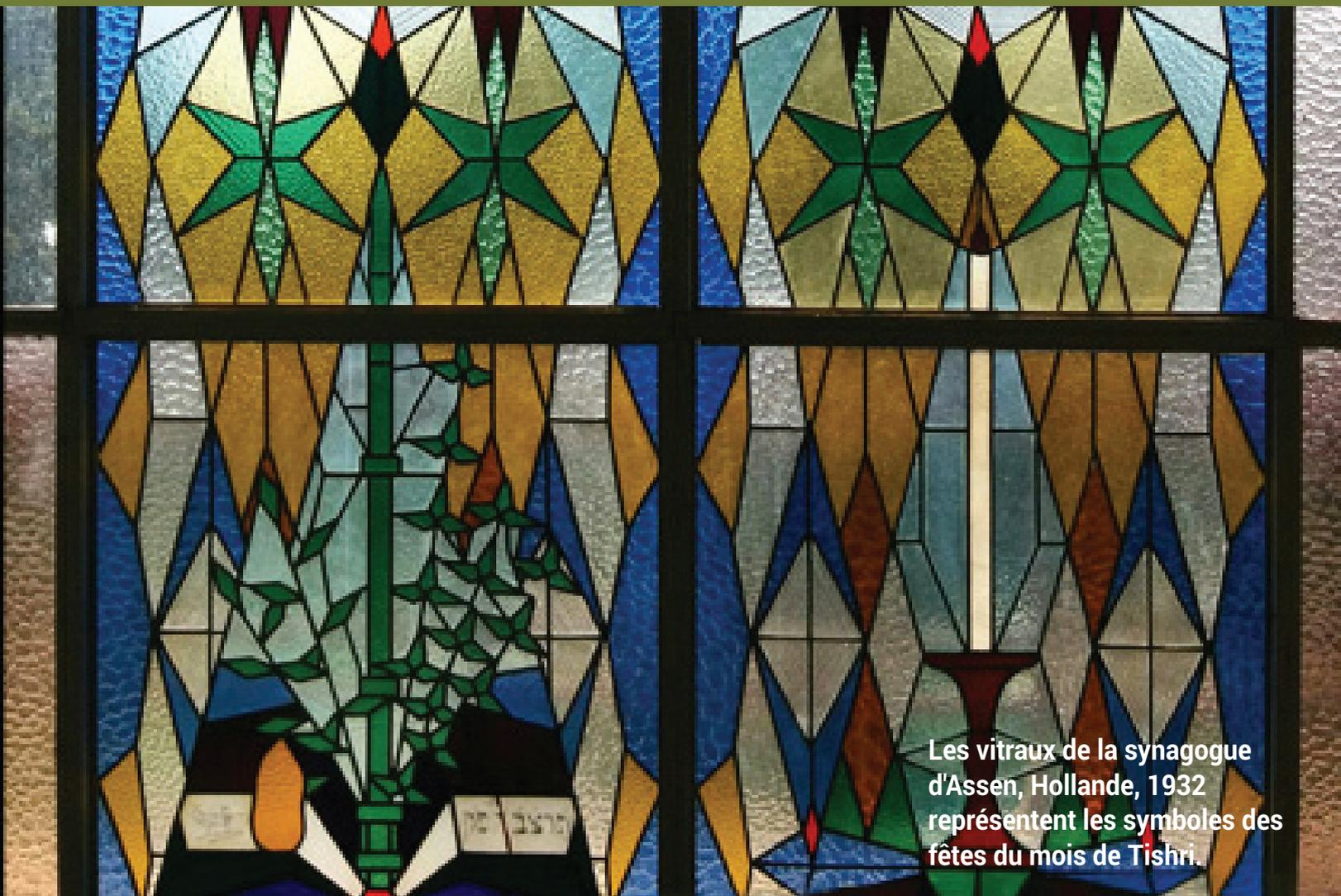


Yad Vashem

Le Lien Francophone

Jérusalem, Octobre 2019, No 67



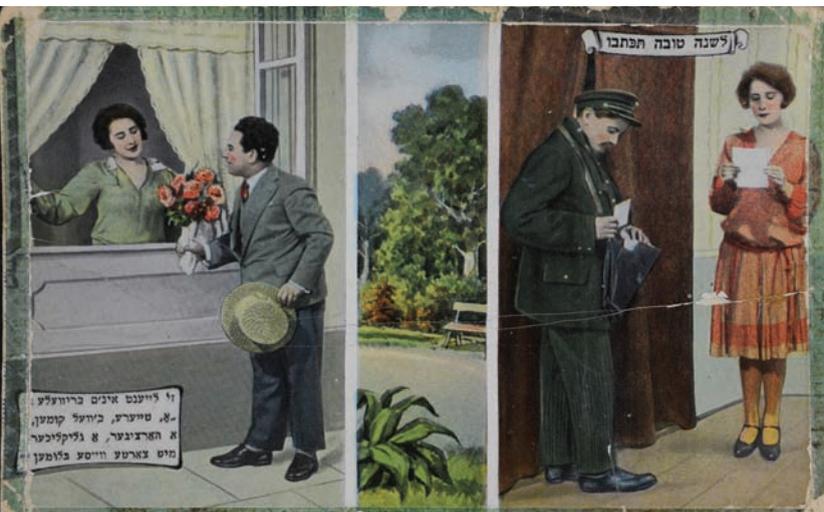
Les vitraux de la synagogue
d'Assen, Hollande, 1932
représentent les symboles des
fêtes du mois de Tishri.

L'équipe de Yad Vashem souhaite à tous ses lecteurs

Shana Tova !

En Couverture :

Le Shana Tova Tikatevou !
Que vous soyez inscrits dans le Grand livre de la vie !



Carte de vœux du Nouvel An envoyée de Varsovie par Gitta à son mari Schlomo Gorfinkel à Paris, le 26 septembre 1930.

Paris, 1930. Sur cette carte du Nouvel An juif, une femme reçoit des fleurs. Un motif naïf que Gitta Gorfinkel avait alors choisi pour adresser ses vœux de Rosh Hashana à son mari Schlomo. Le temps de l'insouciance. Restée à Varsovie, Gitta finira par rejoindre Schlomo à Paris. Ils auront 2 enfants. Avant que Schlomo ne soit envoyé à Pithiviers, puis assassiné à Auschwitz...

Ici, la photo d'un chofar appartenant au chantre Israël Mizrahi, qui sera déporté à Malines, puis à Buchenwald. Là, la version condensée d'un Mahzor (livre de prières) de Yom Kippour, réalisé en 1940 dans le camp de Saint-Cyprien en France, preuve d'une vie juive et communautaire pendant la Shoah.

Autant de cartes, photographies, objets ou livres de prière provenant des collections de Yad Vashem que nous avons sélectionnés, pour vous proposer un aperçu de la façon dont les Juifs marquaient les fêtes du début d'année juive, avant, pendant et immédiatement après la Shoah. Le mois de Tishri : une période traditionnellement consacrée à l'introspection, au pardon et à la réconciliation, en vue d'une nouvelle année placée sous le signe du bonheur et de la santé...

Pour autant, les questions demeurent. Comment se souhaiter une douce et heureuse année en temps de guerre ? Comment se procurer la traditionnelle corne de bélier ou des livres de prières pour Yom Kippour, la journée du Grand Pardon, parqué dans un camp ou dans une cache ? Comment préserver une vie juive, emporté par le tourbillon de la folie nazie ?

Ces quelques témoins de ces temps chaotiques ont un double objectif. D'une part, ils nous rappellent cette plaie béante dans la vie des communautés juives sous les affres de la Shoah. Mais leur présence ici, fruit du travail de recherche et de documentation entrepris par Yad Vashem voilà près de 7 décennies, permet aussi de regarder vers l'avenir, de témoigner pour les générations futures pour que plus jamais, cela ne se reproduise. Une des missions premières que s'est fixée Yad Vashem depuis sa création en 1953.



Calendrier fabriqué de mémoire par Emil Neumann pendant son incarcération à Bergen-Belsen, pour l'année juive 5705 (1944-45). Le calendrier qui incluait toutes les fêtes et les jours spéciaux, ainsi que la section hebdomadaire de la Torah, sera utilisé par de nombreux prisonniers pieux, qui voulaient observer les commandements malgré les conditions inhumaines du camp.



Carte du Nouvel An envoyée depuis la yeshiva Meor HaGolah (Lumière de l'exil) à Rome en 1948. Un grand nombre des élèves sont alors des rescapés de la Shoah. Sur la photo : Israel Milkow, originaire de Slonim en Pologne. Israel a traversé la Shoah dans un orphelinat russe à Samarkand en Ouzbékistan.

A l'aube de cette nouvelle année juive 5780, notre institution reste fidèle à ses missions de préservation de la mémoire et d'enseignement. C'est avec vous que nous les menons. C'est grâce à vous que nous agissons.

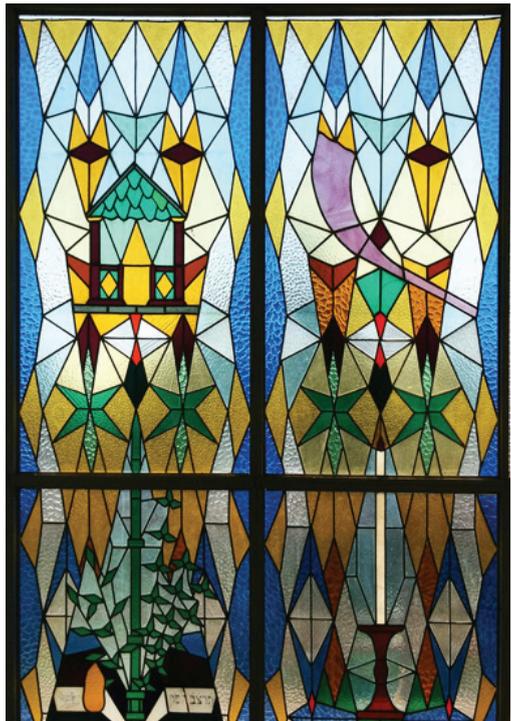
En cette veille de Rosh Hashana, toute la rédaction du Lien francophone s'associe pour souhaiter à ses lecteurs et aux nombreux amis et soutiens de Yad Vashem à travers le monde, une heureuse et chaleureuse année ! Merci d'être encore, toujours, et aujourd'hui plus que jamais, à nos côtés ! Bonne année ! Shana Tova !



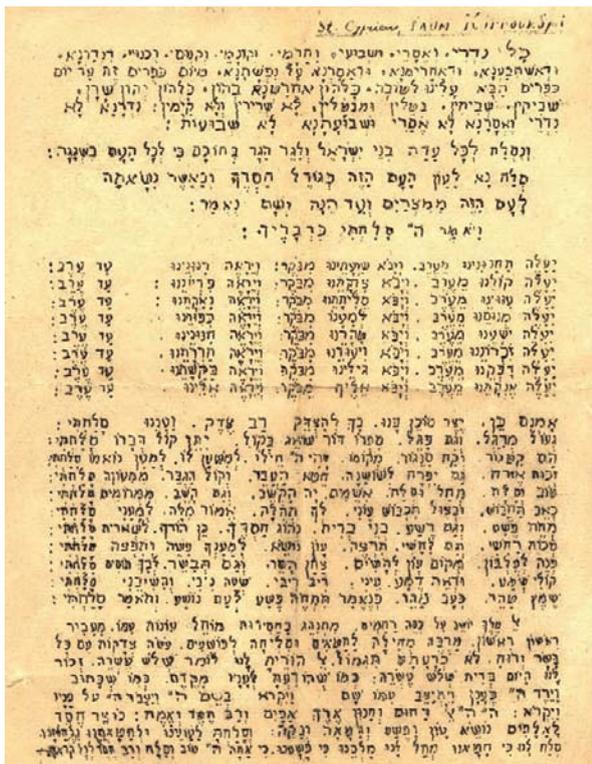
Carte du Nouvel An juif, envoyée de Drouña (Druja) en Pologne. Sur la photo : Meir Levitanus (auteur du don) et sa sœur Chaya Miriam Marla, en 1941.



Suite à l'occupation de la Belgique par les nazis, Israel Mizrahi, chantre d'une synagogue à Anvers, est déporté au camp de Malines. En décembre 1943, il sera assassiné à Auschwitz. Son chofar sera restitué à son épouse et ses deux enfants qui survivront.



Les vitraux de la synagogue d'Assen, Hollande, 1932 représentent les symboles des fêtes du mois de Tishri.



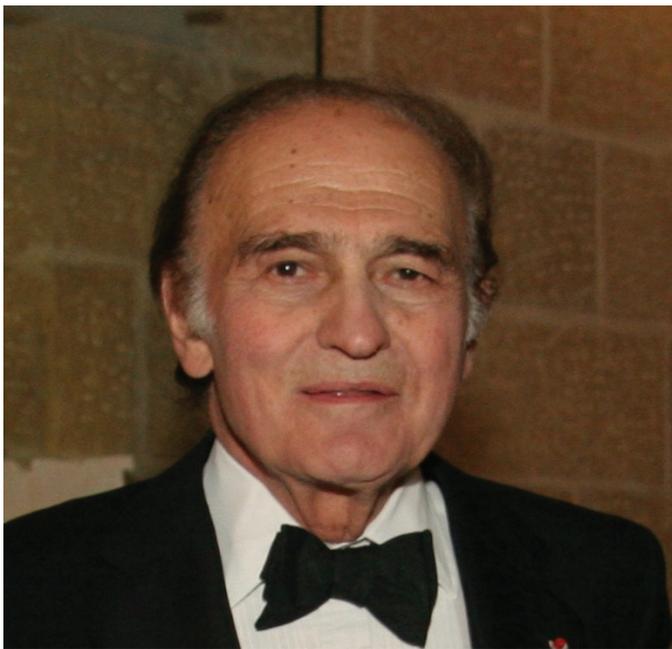
Version condensée d'un Mahzor (livre de prières) de Yom Kippour, réalisé en 1940 dans le camp de Saint-Cyprien en France, preuve d'une vie religieuse et communautaire pendant la Shoah.



Carte de vœux de l'orphelinat Esther à Athènes confectionnée pour l'année juive 5709 par le Joint Distribution Committee. Sur la photo : les enfants de l'orphelinat le 4 octobre 1949.

Evenement

Hommage à Samuel Pissar, un homme hors du commun



Samuel Pissar (1929-1945).



Judith Pissar a rendu un vibrant hommage à son défunt mari Samuel Pissar.



Remise des clés symboliques de Yad Vashem à Judith Pissar et aux trois filles de Samuel Pissar.

Le 23 juillet dernier, une cérémonie exceptionnelle en l'honneur de Samuel Pissar z"l, décédé en 2015, s'est tenue à Yad Vashem en présence de Judith Pissar son épouse et de ses trois filles: Léa Pissar-Haas, Alexandra Pissar-Pinto et Héléina Pissar-McKibbin.

Ces dernières se sont vues remettre les clés symboliques de Yad Vashem des mains d'Avner Shalev, Président du comité directeur, de Dorit Novak, directrice générale, de Shaya Ben Yehuda, directeur des Relations internationales, et de Miry Gross, directrice des Relations avec les Pays francophones et le Benelux.

Ce jour-là, l'auditorium de Yad Vashem faisait salle comble. La famille de Samuel Pissar, ses amis proches, la direction de Yad Vashem et bon nombre de son personnel, mais aussi des participants aux séminaires de l'institution, tous étaient venus rendre hommage à cet homme au parcours hors du commun, orphelin dès le plus jeune âge, ayant connu les camps, la faim, la peur et l'horreur d'Auschwitz, et qui réussira pourtant, par sa seule volonté, son mérite et sa phénoménale capacité de résilience, à côtoyer les grands de ce monde.

Né en 1929 en Pologne, Samuel Pissar a survécu à plusieurs camps de concentration, dont Auschwitz, et une Marche de la mort. Déporté à 13 ans et libéré à 16, il s'est retrouvé le seul survivant de sa famille : sa mère Helena, son père David et sa sœur cadette Frieda ont tous été assassinés par les nazis. Il obtiendra pourtant un double doctorat des universités de Harvard et de la Sorbonne, officiera comme avocat international, siégera à l'ONU et à l'UNESCO avant de devenir conseiller du président Kennedy. En 1961, il obtiendra la citoyenneté américaine par une loi spéciale du Congrès.

Se souvenir aujourd'hui pour construire demain

Ce 23 juillet, sa femme Judith, a été la première à prendre la parole pour revenir sur la vie de ce polyglotte éminent, capable de s'exprimer en 22 langues, un homme libéré devenu libre qui s'était donné pour obligation secrète d'être toujours vigilant, animé d'un devoir de mémoire qu'il n'a cessé d'exprimer au

travers de conférences, écrits, initiatives pour perpétuer le souvenir de la Shoah. Sa famille a pris le relais, à son image, avec simplicité et générosité.

Grâce à ce précieux soutien, un programme au nom de Samuel Pissar, va permettre à l'Ecole internationale pour l'Enseignement de la Shoah de Yad Vashem d'intensifier ses efforts à destination des éducateurs du monde entier. A l'occasion de la cérémonie du 23 juillet, le coup d'envoi de ce Programme Pissar de formation sur la Shoah pour les enseignants a ainsi été donné par Eyal Kaminka, directeur de l'Ecole internationale.



La famille Pisar devant la plaque commémorant leur précieuse participation au Programme Pisar d'enseignement de la Shoah.

Autre moment fort de la rencontre : le vibrant hommage en musique rendu par le maestro John Axelrod, qui a joué au piano une de ses compositions à la mémoire de Samuel Pisar, ainsi qu'un extrait du Kaddish de Leonard Bernstein mis en parole par Samuel Pisar, et interprété pour les parties chantées par la soprano Kelley Nassief et parlées par Leah Pisar-Haas. Aujourd'hui, c'est elle, la cadette de la fratrie, qui continue de faire voyager le narratif de son père sur les scènes du monde entier.

Des passages de ce texte poignant ont également été lus par les deux filles aînées de Samuel Pisar, Alexandra Pisar-Pinto et Helaina Pisar-McKibbin. Pour extrait :

Seigneur, Te souviens-Tu des cris glaçants

De ces hommes, femmes et enfants,

Qui agitaient Tes cieux, jour et nuit,

Alors que le gaz les asphyxiait ?

J'y étais et je les ai entendus mourir,

En prononçant Ton nom sacré : "Écoute Israël, l'Éternel est Dieu, l'Éternel est Un" (L'Éternel est notre Dieu, L'Éternel est Un)

Quand les portes en acier se refermaient

Il ne leur restait que trois minutes à vivre

Pourtant, ils trouvaient assez de force

Pour enfoncer leurs ongles dans les murs

Et y graver ces mots : « N'oubliez jamais ! »

Ces cris, ces mots, nous imposent

Des obligations sacrées de rester vigilants,

Et de mettre en garde d'autres peuples vulnérables

Contre les génocides qui guettent peut-être encore.

Le matricule d'Auschwitz gravé sur mon bras

Me le rappelle tous les jours.

A l'issue de la cérémonie, une plaque symbolisant le lien qui unit la famille Pisar à la mission de Yad Vashem - exprimé par le biais du généreux soutien qui a permis la mise en place du programme d'études de la Shoah - a été dévoilée. Le point d'orgue de la rencontre entre un grand défenseur des Droits de l'Homme qui a consacré sa vie à la commémoration de la Shoah, sa famille aujourd'hui porteuse de sa volonté de former les jeunes générations, et Yad Vashem, l'institut international pour la mémoire de la Shoah.

Samuel Pisar était aussi un auteur accompli. Ses livres, dont ses mémoires primées *Le sang de l'espoir*, ont été traduits en 20 langues.

Avec d'autres survivants, c'est lui qui a fondé le Comité français

pour Yad Vashem, dont la première mission a consisté en la collecte de fonds pour la création de la Vallée des communautés à Yad Vashem.

Sa vie durant, Samuel Pisar a pris une part active aux événements et conférences de Yad Vashem. Il était présent en 2002, à la Conférence internationale sur l'héritage des survivants de la Shoah, ou en 2012 pour la Conférence internationale des éducateurs. En 2009, c'est également au Mont du Souvenir, à Yad Vashem, qu'un concert de son Kaddish était donné, place du ghetto de Varsovie. Un retour aux sources pour Samuel Pisar. Comme si l'opportunité lui était donnée de pouvoir dire le Kaddish pour les 6 millions de victimes juives de la Shoah.

Yad Vashem ne pouvait que saluer le travail accompli par ce grand homme de la mémoire, tout au long de sa vie, et remercier sa famille pour avoir fait le choix de s'inscrire dans la continuité de cette noble mission que constitue la commémoration de la Shoah.



De gauche à droite : Leah Pisar-Haas, Kelley Nassief et John Axelrod.



Le président Avner Shalev (à gauche) et le docteur Eyal Kaminka, directeur de l'Ecole internationale de Yad Vashem.

Le Vel d'Hiv : l'inhumanité d'une rafle

En avril 1942, Pierre Laval devient Premier ministre du régime de Vichy. Une nomination qui va conduire à un renforcement de la collaboration entre la France et l'Allemagne.

Début juillet, les Allemands exigent la déportation de 28 000 Juifs étrangers ou apatrides de zone occupée. Vichy planifie alors avec soin une opération d'envergure connue à l'époque sous le nom de "Vent printanier".

Le 16 juillet 1942, à l'aube, quelque 4 500 policiers français effectuent des descentes dans des immeubles situés dans l'Est de la capitale, secondés par plusieurs centaines de militants du PPF (Parti populaire français) de Jacques Doriot. La plupart exécutent les ordres avec zèle – quelques-uns seulement présenteront leur démission. Plus de 11 000 Juifs étrangers sont arrêtés le même jour. L'opération se poursuit le lendemain, vendredi 17 juillet.

Les Allemands n'avaient demandé la déportation que des Juifs âgés de plus de seize ans. Mais Laval s'oppose à séparer les familles. La majorité des victimes seront donc des femmes et des mineurs, arrêtés en plein jour, sous les yeux des Parisiens. Au total, 13 152 personnes sont raflées - dont plus de 4 000 enfants - dans le cadre de ce qu'on appelle désormais, la "rafle du Vel d'Hiv".

Les adultes sans enfants sont directement conduits dans des camps d'internement français (Drancy et Pithiviers). Pour faire place aux nouveaux arrivants, les Juifs déjà incarcérés à Pithiviers sont déportés à Auschwitz le 17 juillet.

Les familles avec enfants sont emmenées au Vélodrome d'Hiver (ou Vel D'Hiv), un stade de course cycliste couvert, situé rue Nélaton dans



Des autobus stationnés devant l'entrée du Vel d'Hiv.

le 15^e arrondissement de Paris, non loin de la tour Eiffel. Là, plus de 8 000 personnes – dont la totalité des enfants raflés – sont incarcérées plusieurs jours durant dans la chaleur du mois de juillet. Les conditions sont épouvantables et la promiscuité extrême. Ni matelas, ni eau courante et l'approvisionnement en nourriture est insuffisant. Les toilettes sont rapidement bouchées et les prisonniers contraints de se soulager sur le sol. La puanteur est insupportable. Au bout d'une semaine, les Juifs sont transférés à Pithiviers et Beaune-la-Rolande. Entre le 31 juillet et le 7 août, les parents seront brutalement séparés de leurs enfants et déportés à Auschwitz. Les enfants, tous âgés de moins de 16 ans, restent alors à Pithiviers et Beaune-la-Rolande, livrés à eux-mêmes. Entre le 17 et le 31 août, les enfants du Vél' d'Hiv' seront déportés à Auschwitz, à bord de six convois, en compagnie d'autres détenus qui sont pour eux de parfaits étrangers.

Il faut savoir que pour la seule année 1942, le nombre de Juifs déportés de France sera plus élevé que durant toutes les autres années de l'Occupation : entre le 5 juin et le 11 novembre 1942, 40 839 Juifs seront envoyés vers des camps à l'Est.

La carte postale d'Esther Frenkel

Le 17 juillet 1942, deuxième jour de la rafle du Vél d'Hiv, Esther Frenkel et son fils Richard, 2 ans, sont interpellés. Lors leur arrestation, Shimon, le père d'Esther descend dans la cour et supplie les policiers français de le laisser prendre la place de Richard : "Ne vous inquiétez pas", lui répondirent-ils, "nous reviendrons pour vous bien assez tôt"...

Après quelques jours au Vélodrome d'Hiver, Esther et Richard sont envoyés au camp de Pithiviers.

Séparée de son fils Richard resté seul à Pithiviers, Esther est déportée vers Auschwitz. Voici la carte postale, exposée au musée d'histoire de la Shoah de Yad Vashem, qu'elle a pu jeter depuis le train qui la conduisait vers la mort :

Vendredi, le 7 août

Mes chers,

Hier dans la dernière minute, on m'a encore appelée pour le départ. Je suis donc dans le train. Mon Richard je ne sais pas où il est. Il est encore à Pithiviers. Sauvez mon enfant, mon petit bébé innocent !!! Qu'est-ce qu'il doit pleurer. Nos souffrances c'est rien. Sauvez mon Richard, ma poupée. Je ne peux pas écrire, mon cœur, mon Richard, mon âme est loin et personne ne défend mon enfant de deux ans. Mourir, vite, oh mon enfant ! Donnez-moi mon Richard. Esta.



En France

Une journée de juillet pour commémorer

Chaque année, des cérémonies d'hommages sont organisées en France, dans le cadre de la Journée nationale à la mémoire des victimes des crimes racistes et antisémites de l'Etat français et d'hommage aux Justes de France. Une initiative instaurée en 1993 par François Mitterrand et inscrite dans la loi en 2000.

Cette journée, fixée au 16 juillet s'il s'agit d'un dimanche, ou au dimanche suivant, correspond à la date anniversaire de la rafle du Vel d'Hiv des 16 et 17 juillet 1942, quand plus de 13 000 Juifs ont été arrêtés dans l'Est parisien dont plus de 8 000 regroupés au vélodrome d'Hiver (le Vél' d'Hiv) avant d'être déportés. Elle



Dépliants distribués lors des commémorations.

donne lieu chaque année à une cérémonie commémorative dans le square des Martyrs juifs du vélodrome d'Hiver, à Paris (15e), devant le monument érigé à proximité de l'ancien emplacement du vélodrome. Mais pas uniquement.

Ce dimanche 21 juillet 2019, bon nombre de villes françaises comme Toulouse, Tours, Lyon ou Nice, avaient elles aussi organisé des cérémonies de commémorations. Les délégués régionaux du Comité français pour Yad Vashem étaient mobilisés pour y prendre part et rendre hommage aux Justes parmi les Nations de France, connus ou anonymes. Car 75 ans après la Shoah, ces Justes de "L'armée de l'ombre" constituent encore et toujours un symbole essentiel. Les actions de ces hommes et ces femmes issus de tous milieux socio-professionnels, de toutes confessions et de toutes les régions de France, représentent un exemple pour tout un chacun.

Parmi les initiatives : des discours de descendants de Justes, venus honorer la mémoire de leurs aïeux, expliquant que désobéir voulait parfois dire sauver ; mais aussi la distribution en grand nombre de plaquettes réalisées pour présenter les récits de ces héros d'hier, dont les descendants intervenants sont aujourd'hui les ambassadeurs.

Raconter pour ne pas oublier

A Paris, Blandine Orvoën, petite fille de Rémy DUMONCEL nommé Juste en 1985, a raconté l'histoire de son grand-père maire d'Avon en Seine et Marne, pendant la Seconde Guerre mondiale. *"Ces souvenirs, c'est à nous, descendants de Justes, de continuer à les transmettre aux générations suivantes, pour que ces moments d'ombre et de lumière ne s'estompent pas avec la*

disparition des derniers témoins, pour ne pas oublier ces Justes de France et des autres nations qui ont manifesté leur fraternité, leur bienveillance malgré les dangers de tous les instants, beaucoup l'ayant payé de leur vie."

A Lyon, Jean-Baptiste d'Ivry, petit-fils d'Albert ROUTIER nommé Juste en 2016, est revenu sur la cérémonie de remise de la plus haute distinction civile de l'Etat d'Israël à son grand-père, diplomate français survenue 18 mois auparavant. *"Il est des mains silencieuses qui agissent dans l'ombre, des secrets que l'on tait et des histoires que l'on oublie. Nous sommes parvenus ensemble à mettre la lumière sur l'histoire de cet homme et à nous rapprocher de tout ce qu'il a accompli et de tous ceux qu'il a aidés. Son histoire nous rassemble aujourd'hui, nous rapproche et c'est là le véritable héritage qui nous est offert, un effort de mémoire et une main que l'on tend."*

A Nice, Suzanne Tarica sauvée par le couple GIRIBONE nommé Juste en 2011, a quant à elle tenu à faire partager son histoire et montrer le lien indéfectible entre les deux familles sauveurs/sauvés qui ne font qu'une depuis. *"Grâce à François et Eléonore Giribone, Justes parmi les Nations, nous avons survécu. Nos familles sont à jamais unies à travers les générations."*

A Toulouse, Bertrand et Jean-Paul Thomas, fils du Docteur Pierre THOMAS nommé Juste en 2010, ont raconté avec fierté et humilité les actions de leur père. *"C'est surtout lors de la remise de sa médaille de Juste, dans l'illustre salle du Capitole, que nous, ses enfants, avons entendu le témoignage et la reconnaissance de Juifs, qui considéraient que l'action de notre père, en les cachant et leur fournissant de faux papiers d'identité, avait permis leur fuite en Suisse et avait pu les sauver."*

Des témoignages émouvants, qui confirment tous la nécessité du travail de mémoire entrepris par Yad Vashem. Le Comité français dont une des missions consiste à honorer les Justes parmi les Nations de France, a créé le Réseau Villes et Villages en 2010, pour fédérer les communes porteuses d'un lieu de mémoire (stèle, jardin, square, allée, rue...) et aider celles en devenir.

Et comme l'a stipulé la ministre des Armées, Florence Parly, dans un discours empreint d'émotion : *"ce travail de transmission est aujourd'hui d'autant plus important que nous assistons à une recrudescence d'actes inquiétants... Nous n'accepterons jamais. Jamais plus, nous ne détournerons plus les yeux."*



Commémoration en souvenir des enfants déportés de Nice.

Elie Wiesel a son buste au square du Temple

Déjà rebaptisé Square Elie Wiesel, en hommage à l'écrivain et philosophe disparu en 2016, le square du Temple compte désormais un buste du prix Nobel de la Paix, sculpté par l'artiste Denis Chetboun et offert à la ville par Serge Klarsfeld. Installé près du kiosque à musique du jardin parisien du 64 rue de Bretagne, le buste a été dévoilé le 2 juillet dernier en présence de Beate et Serge Klarsfeld, des maires de Paris Anne Hidalgo, du 3e arrondissement Pierre Aidenbaum et du 4e Ariel Weil, ainsi que du Grand Rabbin de France Haïm Korsia. Sylvie Topiol et Nicolas Roth étaient venus représenter le Comité français.

Aulus-les-Bains, un village chargé d'histoire



Les 13 et 14 juin derniers, était inauguré le premier espace muséal en France pour rendre hommage aux 587 Juifs étrangers, hommes, femmes, enfants, assignés à résidence en 1942 par le gouvernement de Vichy. Parmi eux, 132 ont perdu la vie à Auschwitz. Petit village entouré de hautes montagnes, alors en zone libre, Aulus-les-Bains reste un symbole d'entraide et de solidarité entre ses habitants, des passeurs et les assignés eux-mêmes, dont beaucoup réussirent à fuir à travers la montagne avec l'aide des villageois, pour rejoindre l'Espagne toute proche. Malgré sa petite taille, Aulus-les-Bains compte 12 "Justes parmi les Nations" (sur 22 en Ariège) et fait partie du Réseau des Villes et Villages des Justes de France. Ce projet d'espace muséal est né il y a trois ans grâce à l'Association Mémoire et Histoire Vivante d'Aulus-les-Bains, qui a commémoré, le 26 août dernier, les 75 ans de la rafle des Juifs dans son village.

2018 : une année bien remplie pour le Comité français

Le Comité français pour Yad Vashem vient de publier son rapport d'activités 2018. Créé en 1989 grâce à l'engagement et la volonté de bénévoles directement concernés par la Shoah, il a pour missions de soutenir les actions de Yad Vashem à Jérusalem et de faire reconnaître et honorer les Justes parmi les Nations de France. Il contribue également à la transmission de l'histoire de la Shoah en mettant en œuvre et en soutenant des initiatives pédagogiques et mémorielles. Après 30 ans d'existence, son rôle est toujours aussi primordial. Retour sur son année 2018.

En 2018, près de 75 ans après la fin de la guerre, Yad Vashem a nommé 54 nouveaux "Justes parmi les Nations" pour la France, et le Comité Français a transmis 46 nouveaux dossiers de demande d'attribution du titre. En parallèle, pour enraciner l'action des Justes dans leurs territoires, le Comité Français travaille activement au développement du Réseau Villes et Villages des Justes de France et à la multiplication des « lieux porteurs de mémoire », près de 400 à ce jour.

L'année 2018 a également été marquée par plusieurs grands événements. Tout d'abord, le traditionnel voyage des élus du Réseau Villes et Villages des Justes de France à Jérusalem pour les cérémonies de Yom HaShoah. Du 10 au 15 avril 2018, une délégation de maires et élus de communes ont participé aux cérémonies à Yad Vashem, qui revêtaient un caractère particulier à l'occasion du 70^e anniversaire de l'Etat d'Israël.

Les deux séminaires de formation à l'enseignement de la Shoah à l'École Internationale de Yad Vashem, en juillet et octobre, ont accueilli 60 enseignants du primaire et du secondaire. Par ailleurs, du 22 au 25 janvier, une semaine d'ateliers pédagogiques à Bordeaux était animée par deux enseignants de l'École Internationale pour l'Enseignement de la Shoah de Yad Vashem, impliquant plus de 20 établissements scolaires, écoles élémentaires, collèges et lycées, de Bordeaux et des communes voisines.

Le 16 mai était inaugurée l'exposition "Au-delà du devoir - Des diplomates reconnus Justes parmi les Nations". Cette exposition itinérante, réalisée par Yad Vashem pour le ministère israélien des Affaires étrangères, relate l'histoire de 18 diplomates de toutes nationalités parmi la quarantaine qui ont reçu à ce jour la médaille de "Juste parmi les Nations".

Enfin, pour conclure l'année 2018, le dîner de gala du 4 décembre avait accueilli plus de 300 participants. Celui de 2019 est prévu au 10 décembre prochain.

L'année 2018 en quelques chiffres pour le Comité français :

- 76 nouvelles demandes d'attribution du titre de Juste parmi les Nations
- 38 dossiers préparés par les bénévoles puis envoyés pour instruction au Département des Justes de Yad Vashem
- Fin décembre 2018, une centaine de dossiers étaient en cours d'instruction à Jérusalem et 29 dossiers en cours de constitution à Paris
- 24 cérémonies organisées dans toute la France, au cours desquelles la médaille de Juste parmi les Nations a pu être remise à 57 reprises, à titre posthume
- 115 communes ont adhéré au Réseau "Villes et Villages des Justes de France"
- 362 lieux porteurs de mémoire ont été recensés
- 22 nouveaux lieux de mémoire ont été inaugurés sur tout le territoire national



Le rapport d'activité 2018.

Eduquer et transmettre : comment enseigner la Shoah en France ?



La 5^{ème} édition du séminaire de formation des enseignants.

Du 8 au 15 juillet dernier, le Comité français pour Yad Vashem a permis à 30 professeurs, toutes académies confondues, de participer à la 5^{ème} édition du séminaire de formation en français de l'École internationale pour l'enseignement de la Shoah, à Yad Vashem, Jérusalem.

Depuis le lancement de ce projet dans le cadre du réseau des Villes et Villages des Justes de France, près de 150 enseignants ont déjà suivi cette formation. Des professeurs d'histoire et géographie en majorité, mais aussi d'éducation morale et civique, issus de lycées (général, professionnel ou technologique), collèges ou écoles primaires. Nombreux sont ceux qui témoignent de leurs difficultés à parler de la Shoah en classe et de la nécessité d'être mieux armés pour transmettre cette mémoire aux élèves.

D'où l'objectif de ce séminaire : proposer les ressources nécessaires pour enseigner la Shoah et des outils pédagogiques performants que les enseignants pourront utiliser dans leurs établissements. Une formation intensive pour répondre aux attentes des professeurs désireux de mieux comprendre cette période historique, approfondir leurs connaissances sur l'histoire du peuple juif et le judaïsme, mais aussi appréhender cet antijudaïsme chrétien transformé en antisémitisme qui a mené à la destruction des Juifs d'Europe, et persiste encore aujourd'hui parfois déguisé en antisionisme.

En outre, le séminaire comprend la visite du musée d'histoire de Yad Vashem, du Jardin des Justes parmi les Nations, de la Vallée des communautés et du Mémorial des enfants - autant d'étapes essentielles en complément des cours qui ont permis aux participants de découvrir la richesse et l'ampleur de l'Institut Yad Vashem. Egalement au programme : la découverte de Jérusalem et d'Israël.

Un des points forts de la 5^{ème} édition : l'intervention du dessinateur Michel Kichka, revenu sur son vécu d'enfant élevé dans l'ombre de la Shoah. Il a décrit ce double traumatisme dans sa bande dessinée "Seconde génération – ce que je n'ai pas dit à mon père", une œuvre humoristique aussi bien que thérapeutique.

La prochaine édition aura lieu en octobre 2019. A noter également l'importance du site de Yad Vashem (yadvashem.org/fr.html), support indispensable pour aider à éduquer et transmettre, qui sont les deux priorités de ces séminaires de formation.

Exposition sur les femmes pendant la Shoah à Dijon

En mars 2019, le Lycée International Charles De Gaulle de Dijon inaugurait une exposition dédiée à "toutes les femmes qui ont souffert pendant la Shoah", en présence de Viviane Lumbroso, vice-présidente du Comité français pour Yad Vashem. L'aboutissement d'un projet conduit pendant huit mois par Dimitri Vouzelle, professeur d'histoire au lycée et mené par des élèves du lycée international, du collège Clos de Pouilly de Dijon et d'un lycée de Tiel en Belgique qui ont entrepris des recherches historiques, notamment aux archives départementales, un voyage à Auschwitz et des rencontres avec d'anciens déportés et enfants cachés. Par tableaux successifs, l'exposition présente les histoires douloureuses de plusieurs femmes juives ou résistantes, dont Héléne Berr, Adélaïde Hautval, Marceline Loridan, Charlotte Salomon ou Simone Veil, et aborde la cruauté de nombre de femmes allemandes au service du régime nazi. Un travail remarquable, inscrit au portail du ministère de l'Éducation pour la semaine d'action contre le racisme et l'antisémitisme, du 18 au 24 mars dernier.

Les Justes débarquent en Normandie

L Le 21 juillet 2019, pour le 75^e anniversaire du débarquement en Normandie, des descendants de Justes parmi les Nations ont présenté les actions héroïques de leurs aïeux qui ont sauvé, au péril de leur vie, des Juifs de la Shoah. Le petit-fils de Léa et Joseph Legrip, reconnu Juste en 2008, a ainsi rappelé au cours d'une émouvante allocution, la bienveillance et le paisible environnement que ses grands-parents ont prodigué à la jeune Gaby Barsam. A 86 ans, Gaby est restée liée à cette famille et au village de Saint-Philbert des Champs en Basse-Normandie : « Merci à eux pour ce beau geste plein d'amour, d'humanité et de courage ». Egalement présents : les descendants de Lucien et Marthe Viot, de Madeleine Herbert Lacroix et de Jean Rist qui continuent à transmettre l'histoire des Justes parmi les Nations. Un événement organisé par l'Association Culturelle de Caen et l'Amitié Judéo-Chrétienne du Calvados, avec l'aide du Comité français pour Yad Vashem.

Champvoisy : un village, une dénonciation, un sauvetage et deux Justes

Le 16 juin 2019, la mairie de Champvoisy, petite commune de 272 habitants du canton de Dormans, était le théâtre d'une cérémonie de reconnaissance de Juste parmi les Nations. Louise Héry, à titre posthume, et son fils Auguste, aujourd'hui âgé de 94 ans recevaient cette distinction attribuée par Israël à ceux venus en aide aux Juifs pendant l'occupation nazie : la mère et le fils ont caché, au péril de leur vie, une famille juive pendant la Shoah. Rappel des faits.

En 1941, la famille Burak habite rue Poulet dans le 18^e arrondissement de Paris. Salomon, d'origine polonaise, travaille comme tailleur. Sa femme, Gunendla élève leurs deux enfants, Isaac, 14 ans et Marcel, 10 ans. Pour éviter les rafles qui touchent notamment les hommes juifs en âge de travailler, Salomon et Isaac quittent le domicile et se réfugient à Dormans, dans la Marne.

En 1943, avec l'intensification des rafles, Gunendla et Marcel les rejoignent. Mais le premier lieu d'hébergement se révèle peu sûr. En août 1943, au hasard des routes, ils arrivent à Champvoisy, village de deux cents habitants. Dans l'impasse « les Grandes cours », espace semi-fermé, vivent Louise Héry 39 ans et son fils Auguste, 19 ans, ainsi que le beau-père Théotime, 72 ans, et Micheline, la sœur d'Auguste, 10 ans. Marcel, le mari de Louise, est prisonnier de guerre en Allemagne depuis le début de la guerre.

Immédiatement, Louise Héry décide d'héberger la famille Burak. Salomon reprend ses activités de tailleur, principalement pour les habitants du village. Marcel l'accompagne parfois ou fréquente les bancs de l'école communale. Peu après, une autre famille juive s'installe au lieu-dit « La Madeleine », à l'extérieur du village, les Leska et leurs trois filles.

Les Burak font tout pour ne pas attirer l'attention sur eux. Mais les choses se compliquent lorsqu'Isaac doit subir une opération de l'appendice. Louise Héry appelle le docteur Marot qu'elle connaît pour sa discrétion. Et c'est avec les papiers d'identité d'Auguste Héry que le docteur décide de faire entrer Isaac incognito à l'hôpital le plus proche.

Dénonciation et sauvetage

L'insouciance prendra fin le 22 février 1944, jour de mardi-gras, de jeux et de fête. Après avoir mangé des crêpes avec sa mère et son frère, Marcel retourne avec les enfants du village. C'est peu après que policiers français et soldats allemands arrivent à Champvoisy et se dirigent directement vers les lieux d'hébergement des Burak et des Leska. Vraisemblablement le



Auguste Héry et Marcel Burak devant la stèle rendant hommage aux déportés de Champvoisy.

fait d'une dénonciation. Les parents Leska et leurs trois filles de 8, 10 et 12 ans, ainsi que Gunendla et Isaac Burak sont arrêtés. Par chance, Marcel et Salomon Burak ont pu échapper à la rafle.

Théotime Héry, sa belle-fille Louise et le maire du village sont convoqués à la kommandantur pour avoir prêté secours à des Juifs. L'affaire restera sans suite, ils seront relâchés vingt-quatre heures plus tard.

Dans le village, la solidarité s'organise : on cache Marcel jusqu'à ce que son père revienne. Une chaîne de sauvetage les conduit alors vers un hameau proche (la ferme d'Avize), puis un autre, leur permettant d'échapper aux contrôles jusqu'à la fin de la guerre. Champvoisy aura connu la dénonciation déshonorante, mais aussi ces exemples d'humanité qui ont sauvé la vie à Salomon et Marcel Burak.

Reconnaissance et émotion

Ce 16 juin 2019, l'émotion était palpable dans le bourg de Champvoisy autour de son maire, Marcel Guimet, du préfet de la Marne, Denis Conus, de Michel Harel, consul d'Israël en France et du délégué régional de Yad Vashem, Didier Cerf, mais aussi de Marcel Burak, 86 ans, seul rescapé encore vivant, sauvé par Auguste et sa mère. C'est Tristan Héry, 14 ans, qui a relaté l'histoire de ses aïeux avec fierté, porté par une mémoire familiale transmise de génération en génération.

Au printemps 2018, Auguste Héry avait recontacté Marcel Burak. Très concerné par le travail de Mémoire, et soucieux que son village se souvienne, il avait demandé l'installation d'une stèle près du monument aux Morts, en mémoire des sept martyrs juifs de 1944. Suite à ce geste, Marcel avait émis le désir de remercier cette famille pour son implication pendant la guerre.

"Monsieur Horvilleur, le président de la communauté juive d'Épernay était à Champvoisy en avril 2018 pour l'inauguration de la stèle. C'est lui qui a fait la demande d'attribution du titre de Juste", croit savoir Auguste Héry. "Je n'aurais pas fait la demande moi-même, mais je ressens de la fierté, bien sûr", reconnaissait le nonagénaire. " Mais le plus important à mon sens, est que ce pan de l'histoire ne tombe pas dans l'oubli. Nous avons sauvé 2 personnes, mais 7 autres sont mortes dans les chambres à gaz, et parmi elles des gamines de 8, 10 et 12 ans !"

Le 22 février 1944

7 Juifs cachés à Champvoisy étaient raflés. Aucun ne reviendra. Ils faisaient partie du convoi n°69, qui quitta Drancy pour Auschwitz le 7 mars 1944. La date retenue pour leur décès est le 12 mars 1944.

Un héritage pour la mémoire

Laisser un Héritage : transmettez votre histoire de génération en génération et assurez-vous que votre soutien à Yad Vashem se perpétue.

La Mémoire de la Shoah demeurera toujours un élément important pour garantir la continuité du peuple juif. Dans un monde qui prône trop souvent l'amnésie collective pour s'affranchir de ses responsabilités, la tradition juive, au contraire, encourage la fidélité au souvenir des disparus et la prise en compte des leçons du passé pour l'amélioration constante du monde confié aux nouvelles générations.

Grâce à votre testament en faveur de Yad Vashem vous assurez la pérennité des leçons de la Shoah comme une boussole morale pour l'humanité, et vous garantissez l'intégrité de l'histoire de la Shoah face au négationnisme, à l'indifférence et à la banalisation du crime. Votre legs permettra d'enseigner aux générations futures, la fragilité de la liberté et la responsabilité personnelle de chacun dans la sauvegarde des valeurs humaines et de l'humanité elle-même.

Faciliter les démarches

Le service dons et legs de l'État d'Israël, créé il y a plus de vingt-cinq ans, fonctionne sur la base de la convention bilatérale conclue entre les gouvernements français et israélien, qui accorde l'exonération totale à l'État d'Israël en matière d'impôt sur les dons et successions. A l'Ambassade d'Israël à Paris, il existe une antenne du service des dons et des legs en lien avec des notaires, avocats, commissaires-priseurs, fiscalistes, et qui répond aux particularités de chaque dossier en vous accompagnant dans toutes les démarches pour la rédaction d'un testament ou d'un don en faveur de Yad Vashem

La mission du service est également d'assurer la liquidation des successions dans le strict respect des volontés du testateur et sous le contrôle de ses autorités de tutelle. Lorsqu'un testament lui est attribué, l'État a en charge le versement des fonds, contrôle les projets mis en place par l'association bénéficiaire et vérifie qu'ils sont conformes à la volonté du testateur. L'État ne se rémunère pas, les sommes recueillies sont intégralement reversées sans qu'aucun frais ni aucune commission ne soient prélevés. Il est à souhaiter que les donateurs, souvent sollicités de leur vivant, sauront apprécier l'importance de léguer à Yad Vashem, après "cent vingt ans", les marques de leur attachement et du devoir accompli.

Pour toute information confidentielle sur les modalités de rédaction de votre testament ou de legs veuillez nous contacter : Bureau des relations avec les pays francophones, le Benelux, l'Italie et la Grèce – Yad Vashem POB 3477 – 91034 Jérusalem –
Tel : +972.2.6443424 – Fax : +972.2.6443429
Email : miry.gross@yadvashem.org.il –

**“L'oubli, c'est l'exil, mais la mémoire est le secret de la délivrance”
(Baal Shem Tov)**



Histoire

Les Juifs de Grèce, une communauté décimée par la Shoah

Avant la Seconde Guerre mondiale, la Grèce est une plaque tournante pour les Juifs d'Europe, un centre d'étude de la Torah qui attire des étudiants du monde entier. Salonique, en particulier, compte une importante communauté juive, qui contribue à la riche culture artistique et culinaire de la ville. Des journaux, poèmes, chansons, pièces foisonnent, en particulier en Ladino, mais aussi en Français et en Hébreu.

Jusqu'au 20^e siècle, les Juifs grecs coulent des jours heureux, exempts de toutes ces formes d'antisémitisme et d'oppression qui sévissent en Europe de l'Est. Ce n'est qu'au début des années 1900 que la situation devient versatile, avec un pays rongé par des guerres territoriales et des conflits politiques. Le nouveau gouvernement turc qui prend le pouvoir en 1917 met en place un Etat nationaliste, dont les Juifs - forts de leurs propres quartiers, écoles, langue, culture - sont pris pour cible pour leur refus de s'assimiler au sein de la société grecque.

De 1923 à 1941 se succèdent différents régimes : la République (1924-1935) suivi d'un rétablissement de la monarchie (1935) puis de la dictature de Ioannis Metaxas (1936-1941) qui instaure



Humiliations publiques des Juifs de Salonique, le 11 juillet 1942.

un régime totalitaire inspiré de Benito Mussolini, dont il saura toutefois stopper la volonté d'invasion en 1940. En 1941, malgré la résistance militaire de la Grèce face à l'Italie, le régime de Metaxas prend fin et s'effondre face à l'Allemagne.

La Shoah va alors définitivement sonner le glas d'une vie communautaire foisonnante pour les près de 77 000 Juifs grecs.

Humiliations, tortures, spoliations

En mai 1941, les Allemands prennent le contrôle du pays, alors partagé en trois zones d'occupation : bulgare, allemande (qui comprend Salonique) et italienne avec les îles Ioniennes et une grande partie du sud et du centre de la Grèce dont Athènes. Ils dépouillent la Grèce occupée de ses produits agricoles et de ses ressources industrielles, plongeant le pays dans une terrible famine.

Pour les Juifs, le chaos s'installe. Nombre d'entre eux sont

emprisonnés. La communauté juive, soumise à la Gestapo, est condamnée à payer les frais d'entretien de sa population. Les associations et les écoles juives sont fermées et les noms de rue juifs modifiés en noms grecs. A Salonique, les Allemands torturent les Juifs, les spolient avant et après leur déportation, les dépouillent de leur argent, bijoux, argenterie, objets d'art. Le butin collecté est envoyée en Allemagne, quant aux biens immobiliers, ils sont remis à des cadres "loyaux" de la Gestapo. Des milliers de livres rares et d'ouvrages anciens sont confisqués, mais aussi des rouleaux de la Torah, des livres de prières et des objets rituels.

Parmi les événements qui laisseront une empreinte indélébile dans la mémoire des Juifs de Grèce, il y a le "Shabbat noir". Ce samedi 11 juillet 1942, plusieurs milliers de Juifs se présentent place de la Liberté à Salonique, suite au décret contraignant tous les hommes juifs de 18 à 45 ans aux travaux forcés. On leur impose de rester debout des heures durant sous un soleil de plomb, subissant les exactions des Allemands. Au terme de 4 jours d'enregistrement, ils sont ensuite enrôlés dans la construction de routes ou d'autres travaux pénibles. Beaucoup périront en raison d'une mauvaise nutrition et d'un travail éreintant.

Avec l'avancée des forces allemandes en Grèce, les Juifs de Salonique commencent à quitter la ville, avant même son occupation. Le 15 juillet 1942, le consul italien annonce le départ de 1 200 Juifs de Salonique pour la zone italienne, principalement vers Athènes. Certains retourneront en ville pour clore leurs affaires, mais seront pris au piège, incapables de s'échapper. D'autres, parmi les familles riches et respectées, déménagent vers les villages environnants. La plupart réussissent à quitter la ville grâce à de faux papiers. Pour empêcher les tentatives d'évasion, les Allemands ont recours à diverses méthodes de dissuasion, y compris les exécutions publiques.

Pour autant, s'il n'existe aucune donnée précise sur la fuite des Juifs de Salonique vers la zone italienne, les estimations varient entre 3 000 à 7 000 personnes entre 1941 et 1943.

De Salonique à Auschwitz

La déportation des Juifs de Grèce se déroule en plusieurs étapes. D'abord, celle des Juifs de Thrace et de Macédoine en mars



Des femmes et enfants déportés de Thrace en Grèce, en mars 1943.

1943, suivie, entre mars et mai, de celle des Juifs de Salonique et de ses environs. Ces derniers seront humiliés, marqués, spoliés de leurs biens et brièvement enfermés dans des ghettos avant d'être déportés.

Les Allemands permettent à chacun d'eux d'emporter une petite quantité d'effets personnels. Pendant cinq mois, les transports quittent Salonique pour Auschwitz depuis la gare située dans le quartier de Baron Hirsch transformé en ghetto. Les transports partent tous les 2 ou 3 jours. Avant chaque départ, le ghetto est vidé et rempli à nouveau. Lors du premier départ, quelque 2 800 Juifs sont entassés dans 40 wagons à bestiaux (environ 70 à 80 personnes par voiture). Pour accentuer encore la tromperie, chaque chef de famille reçoit un chèque de 600 zlotys polonais et les Allemands répandent des rumeurs selon lesquelles les biens saisis seraient restitués après la guerre.

Selon les registres allemands, entre le 20 mars 1943 et le 19 août



Prisonniers juifs de Macédoine, en mars 1943, avant leur déportation vers Treblinka.

1943, 19 transports partent de Salonique pour Auschwitz. Soit 48 533 Juifs. Certains convois connaîtront toutefois d'autres destinations, dont le camp de Treblinka.

La plupart des Juifs de Salonique sont assassinés dès leur arrivée à Auschwitz. Et le sort de ceux qui ont pu passer la sélection (11 200 au total : 4 200 femmes et 7 000 hommes), se distingue des autres détenus. Contrairement à la plupart des déportés venus d'Europe orientale, centrale et occidentale, les Juifs de Salonique ne sont pas habitués aux conditions climatiques extrêmes qui règnent en Pologne. En outre, pour eux qui s'expriment exclusivement en ladino, grec ou français, la communication va s'avérer particulièrement difficile, dans la mesure où ils ne parlent ni l'allemand, le yiddish ou le polonais, les langues les plus courantes à Auschwitz. De quoi compliquer considérablement leur intégration dans les camps.

Une reconstruction difficile

Pour autant, les Juifs de Salonique constitueront une force de travail importante. Leur profil professionnel d'avant-guerre les aide à s'atteler à divers travaux imposés par les Allemands. Leurs capacités physiques connues des nazis en font un groupe



Ketubbah d'un mariage contracté à Corfou, en Grèce en 1819. (©The national Library of Israel Collection)

cohérent au sein du groupe plus vaste des travailleurs forcés.

Les prisonniers de Salonique travaillent à la construction de casernes et de crématoriums à Auschwitz-Birkenau, et à la préparation et à la construction de l'usine de Monowitz (Auschwitz III). En outre, beaucoup sont envoyés dans des entreprises extérieures au camp pour travailler dans des mines ou des fermes. A l'automne 1943, plusieurs centaines de prisonniers de Salonique seront ainsi affectés au camp de travail de Genshovka, situé sur les ruines du ghetto de Varsovie, et forcés de nettoyer les décombres du ghetto.

A l'été 1944, les Juifs des régions dont les Allemands ont pris le contrôle suite à la capitulation de l'Italie, sont également déportés. Au total, près de 60 000 des 77 000 Juifs grecs seront assassinés pendant la Shoah, pour la plupart à Auschwitz-Birkenau.

Salonique, elle, a perdu 98 % de sa population juive. Seul le judaïsme polonais a connu un taux de destruction plus important. En 1945, elle ne compte plus que 2 000 membres. Les quelques survivants de cette communauté jadis flamboyante rentreront dans l'espoir de retrouver des membres de leur famille, des proches et des amis. La plupart seront déçus.

Les Juifs de Grèce vont alors entamer une autre étape de leur travail de deuil. Certains rescapés vont se battre pour récupérer une partie de leurs biens de famille et reconstruire leur vie à Salonique, mais la plupart choisiront de tout recommencer ailleurs, aux Etats-Unis, au Canada, en Australie, en Amérique du Sud. Mais surtout en Israël, où ils participeront activement à la construction de leur pays d'adoption et de sa société.

Les « 7 nains » d'Henri Kichka : le dessin d'un jeune Juif belge pendant la Shoah

Sept petits nains colorés, pelle, pioche ou lanterne en main, avancent joyeusement en file indienne sur un tronc d'arbre. Deux oiseaux les surplombent, l'air tout aussi innocent. Un joli croquis d'enfant, pourrait-on penser initialement. A ceci près, qu'au moment de sa composition, le 8 mars 1941, son jeune auteur traverse une période d'intense détresse émotionnelle.

Dans la Bruxelles de la Seconde Guerre mondiale, Henri Kichka - le père du célèbre dessinateur et caricaturiste Michel Kichka - subit les lourds décrets et restrictions imposés aux Juifs de Belgique. L'adolescent trouve refuge dans les contes de fées. Son dessin intitulé « Les 7 nains » est une émanation directe du film « Blanche-Neige » des studios Walt Disney, qui a abreuvé les écrans en 1937.

A quinze ans, le jeune homme a déjà vécu son lot de traumatismes. Né à Bruxelles en 1926, il est le fils aîné d'immigrants polonais, et le grand frère de Berthe et Nicha. Après l'invasion allemande de la Belgique, en mai 1940, la famille fuit en Haute-Garonne, dans le sud de la France. Les Kichka sont arrêtés en septembre par la police française, incarcérés dans un camp pour réfugiés à Agde, avant d'être envoyés au camp d'internement de Rivesaltes, d'où ils seront libérés grâce à une parente de Paris. Ils rentrent à Bruxelles. C'est là que le jeune Henri puise son réconfort dans les contes et le dessin. Eliad Moreh-Rosenberg, directrice du département d'art de la division des musées de Yad Vashem, à l'origine de la nouvelle exposition du Musée d'art qui présente ce croquis, explique :

« L'expression artistique permet à Henri Kichka de se réfugier dans son imaginaire en cette période d'anxiété et de persécution. Il réalise ce dessin après avoir perdu tous ses repères ».

La conservatrice décèle l'engouement du jeune garçon pour le monde de la BD : « Les couleurs utilisées révèlent l'attrait de l'adolescent pour les personnages de dessins animés. Une admiration qu'il transmettra à son fils, après la guerre ». Car si le père Henri, doué pour le dessin auquel il s'adonnait à ses heures perdues, n'en a jamais fait son activité principale, le fils Michel a repris le flambeau, sans doute inspiré pour avoir baigné enfant dans cet univers.

Un dessin, témoin des jours heureux

« Cette œuvre d'Henri Kichka réalisée sous l'occupation et les persécutions illustre encore l'innocence, quand tout va bien, quand la famille est encore là », précise Eliad Moreh-Rosenberg.

S'il ne le sait pas encore, le jeune adolescent va très vite voir son univers se disloquer. Et perdre toute sa famille. En août 1942,



Le dessin des 7 nains d'Henri Kichka, réalisé pendant la Shoah.

sa sœur Berthe, un an de moins que lui, est déportée du camp de Malines vers Auschwitz, où elle périt. Un mois plus tard, les autres membres de la famille sont arrêtés par la Gestapo et envoyés vers les camps de Malines et Cosel. Là, Henri et son père Josek sont séparés des femmes (la mère Chana, la jeune sœur Nicha et la tante Esther d'Henri), déportées et exterminées à Auschwitz. Henri et son père sont transférés au camp de travaux forcés de Sakrau pour poser des voies ferrées. En janvier 1945, ils sont contraints à une Marche de la mort vers Gross-Rosen, puis pour Buchenwald, où Josek périt.

Libéré en mai 1945, Henri passe une année en sanatorium avant de rentrer à Bruxelles. Il est le seul survivant de sa famille. Quand il retourne à l'appartement familial, des étrangers ont pris possession des lieux, et des biens. On le laisse récupérer quelques affaires. Henri Kichka emporte avec lui ce dessin, symbole du foyer, de la maison perdue.

Après la guerre, il rencontre Lucia et fonde avec elle une nouvelle famille. Le croquis revient à sa fille aînée Hanna, puis au fils de cette dernière, Yaron. C'est à lui qu'Henri Kichka dédicace : « Pour Yaron, de la part de ton pépé ». Le dessin sera ensuite accroché dans la chambre des enfants de Yaron. Une première fois contacté par Yad Vashem, Yaron refusera de s'en séparer. Puis, quelques années plus tard, après une conférence d'un professionnel des Archives du mémorial qui explique l'importance de conserver les œuvres de la Shoah pour les préserver de la dégradation, le petit-fils d'Henri Kichka fait don du dessin à Yad Vashem, dans le cadre de l'initiative « Rassembler les fragments ». « Ce dessin m'était particulièrement cher, mais j'ai compris que pour le conserver, je devais m'en séparer et le confier à Yad Vashem », expliquera-t-il à la conservatrice Eliad Moreh-Rosenberg.

A Savoir

Un Mooc sur l'antisémitisme, disponible en français

BONJOUR,
JE VIENS DE PRENDRE CONNAISSANCE DE VOTRE MOOC EN FRANÇAIS SUR YOU TUBE.
JE VOUS REMERCIE POUR CE PARTAGE.
LE MOOC EST TRÈS BIEN CONÇU ET JE VAIS UTILISER CERTAINES PARTIES EN COURS.
LE TRAVAIL EFFECTUÉ PAR YAD VASHEM EST FONDAMENTAL !

DIMITRI VOUZELLE
PROFESSEUR D'HISTOIRE-GÉOGRAPHIE AU LYCÉE CHARLES DE GAULLE DE DIJON

Lors de la dernière édition, nous vous avons annoncé l'existence d'un MOOC sur "L'antisémitisme : de ses origines à nos jours", mis en ligne par Yad Vashem. Cette formation en ligne, intitulée Mooc du fait de ses initiales anglaises (MOOC : Massive open Online Course), est désormais disponible en français.

Ce cours de Yad Vashem, rendu possible grâce au généreux soutien de Philigence Foundation, se propose de passer en revue plus de 2000 ans d'histoire et tente de répondre à de nombreuses questions sur l'évolution et la nature de l'antisémitisme : quelles sont ses origines ? Quelles formes a-t-il pris à travers l'histoire ? Qu'est-il advenu de l'antisémitisme après la Shoah ?

La formation s'étend sur 6 semaines. La première moitié du programme traite de l'évolution de l'antisémitisme depuis le monde gréco-romain jusqu'à la Shoah, en passant par le Moyen-Age et l'époque moderne. La seconde moitié explore l'antisémitisme dans le monde d'aujourd'hui, en particulier celui des extrêmes politiques, à droite et à gauche, et celui du monde arabe islamique, avec la persistance des vieux clichés antisémites et l'émergence de nouveaux - le négationnisme et l'antisionisme.

Nous sommes persuadés que la richesse et la clarté des contenus répondront aux attentes du public francophone.

Pour consulter la vidéo : <http://ow.ly/7rhK50w5akG>

Pour s'inscrire : <https://www.futurelearn.com/courses/antisemitism>

Pour plus de détails : <https://www.yadvashem.org/education/online-courses/antisemitism.html>



Président du Comité Directeur : Avner Shalev
Directeur Général : Dorit Novak
Président du Conseil : Rav Israel Meir Lau
Vice-Présidents du Conseil : Dr. Ytzhak Arad,
Dr. Moshé Kantor, Prof. Elie Wiesel z"l
Historiens : Prof. Dan Michman, Prof. Dina Porat
Conseillers scientifiques : Prof. Yéhuda Bauer
Editrice du Magazine Yad Vashem : Iris Rosenberg
Editrice associée du Magazine Yad Vashem : Leah Goldstein
Directeur des Relations Internationales : Shaya Ben Yehuda

Directrice du Bureau francophone et Editrice du Lien Francophone : Miry Gross
Editeurs associés : Nathalie Blau, Sylvie Topiol
Participations : Maïa Nacache
Photographies : Itzhik Harari, Martin Sykes-Haas
Conception graphique : Studio Yad Vashem
Publication : Yohanan Lutfi
Photo de couverture : Les vitraux de la synagogue d'Assen, Hollande, 1932 représentent les symboles des fêtes du mois de Tishri (voir page 2-3).

Miry Gross, Directrice des Relations avec les pays francophones, la Grèce et le Benelux
POB 3477 – 91034 Jérusalem – Israël
Tel : +972.2.6443424, Fax : +972.2.6443429
Email : miry.gross@yadvashem.org.il

Comité Français pour Yad Vashem
33 rue Navier – 75017 Paris – France
Tel : +33.1.47209957, Fax : +33.1.47209557
Email : yadvashem.france@wanadoo.fr

Association des Amis Suisses de Yad Vashem
CIG- 21 Avenue Dumas - 1208 Genève - Switzerland
Tel : +41.22.8173688, Fax : +41.22.8173606 | Email : jhg@noga.ch

DATE À RETENIR

Mardi 10 décembre 2019

DÎNER DE GALA ANNUEL DU COMITÉ FRANÇAIS POUR YAD VASHEM

qui marquera le 30^e anniversaire de sa création

Pierre-François Veil, Président,
sera heureux de votre présence.
Grand Hôtel Intercontinental – 2 rue Scribe, Paris 9^e
Réservations au : +33-1-47-20-99-57



MISSION DE YAD VASHEM - DE GENERATION EN GENERATION DE BERLIN À JÉRUSALEM

SE SOUVENIR DU PASSÉ POUR FORGER L'AVENIR



Palais du Reichstag



Villa de Wannsee



Mémorial de la plateforme
17, gare de Grunwald



Mémorial des Juifs
d'Europe assassinés



Machane Yehuda Market



Jérusalem



Yad Vashem

DATE À RETENIR

29 JUIN - 6 JUILLET 2020

www.yadvashem.org/2020
yvmission2020@yadvashem.org.il

#YVMission
#WeAreStillHere